Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 52

Artikel: La fête de l'Escalade à Genève
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179469

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cinquième année. N° 52. Samedi 21 Décembre 1867.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

La fête de l'Escalade à Genève.

L'*Escalade* est une fête particulièrement chère aux cœurs genevois. Aussi loin que notre souvenir nous reporte, nous avons vu dans la soirée du 11 décembre les enfants et les jeunes gens travestis et masqués courir les rues, tandis que parents, amis, voisins se réunissaient autour d'une table joyeuse, où la dinde traditionnelle trônait comme plat fondamental. Là, les plus âgés entonnaient d'une voix chevrotante :

« Ce qu'é laino, le Maître dé bataille [1]
» Que se moqué et se ri dé canaille,
» A bin fai vi pé on desande nai
» Qu'il étivé Patron dé Genevoi. »

Ou toute autre de ces vieilles chansons qui racontent l'événement dans la langue pittoresque de nos aïeux. Dans les rues on entendait aussi ce refrein si connu :

« Ah ! la belle Escalade !
» Savoyard, Savoyard,
» Ah ! la belle Escalade !
» Savoyard, gard, gard ! »

Mais comme c'étaient des Turcs, des pierrots, des arlequins, des Chinois, etc., etc., chanteurs imberbes, sans conséquence ; comme les gens sérieux n'avaient garde de se mêler à cette bouffonnerie grotesque qui semblait condamnée à disparaître bientôt de nos coutumes, les nombreux Savoisiens qui vivent au milieu de nous n'avaient pas lieu de trop s'en offenser.

Ces dernières années la mascarade prend un tout autre caractère. Coûte que coûte on veut ressusciter, ou du moins galvaniser la vieille Genève ; pour cela, on organise avec beaucoup d'art une promenade historique dans les principales rues de notre ville ; ce ne sont plus seulement des gamins qui s'amusent, ce sont des hommes qui mettent une page de notre histoire en action.

Aussi cette marche aux flambeaux avec tambours et musique attire-t-elle une foule compacte sur son passage ; les soupers de famille sont généralement renvoyés au lendemain, afin que personne ne perde le coup-d'œil de cette promenade triomphale à travers nos rues.

A titre de Genevois d'abord, et comme correspondant du *Conteur*, nous avons voulu jouir aussi de ce spectacle ; mais, à l'émotion que nous avons éprouvée en voyant défiler le trophée de l'Escalade et son brillant cortége, s'est mêlé une arrière-pensée amère : celle de l'impression pénible que cette mascarade historique devait produire sur les Savoisiens établis chez nous.

La civilisation qui rapproche les peuples entre eux et tend de plus en plus à faire cesser les rivalités et les haines qui les divisaient jadis, devrait, ce nous semble, modifier aussi les manifestations de l'orgueil national. Si pour l'homme de cœur la patrie est le sol sacré par excellence ; si les glorieux faits auxquels ses aïeux ont pris part, gravés à tout jamais dans son souvenir, sont racontés par lui en famille, d'une voix émue, rien de mieux, il est dans son droit, car il ne blesse personne ; mais de là à une mascarade historique, il y a loin, et nous ne saurions applaudir sans réserve à un divertissement public dont tant de gens ont pu être froissés.

Et qu'on ne nous accuse pas de manquer de patriotisme ; nous sommes fier de nos ancêtres et de la gloire que notre petite république s'est acquise dans ses luttes avec des ennemis plus puissants qu'elle.

« Mais ne sommes-nous pas libres de célébrer comme nous l'entendons un fait de notre histoire ? » diront les partisans de la mascarade. « Les Savoisiens d'aujourd'hui ne sont pas en cause, ils le savent bien ; nous tenons à notre vieille fête qui nous rappelle la Genève d'autrefois que nous regrettons encore, et nous voulons rendre l'anniversaire de l'Escalade aussi brillant que possible, afin que nos enfants n'en perdent pas le souvenir. »

A cela, nous répondrons que certainement nous sommes libres, mais que c'est précisément cette liberté bien comprise qui nous ordonne de respecter dans nos murs les sentiments nationaux et le patriotisme d'autrui.

Si quelque jour, à l'étranger, nous voyions ridiculiser un épisode de notre histoire où nos magistrats n'auraient pas eu le beau rôle, ne sentirions-nous pas la colère gronder dans notre poitrine et pourrions-nous aimer ceux qui nous humilieraient ainsi ? Non.

Nos réserves faites à ce sujet, nous conviendrons que la mascarade du 11 décembre dernier était bien organisée, nombreuse et brillante. Après l'histoire venait l'opéra-bouffe, représenté par les principaux personnages de *La grande-duchesse de Gérolstein* et

[1] Celui qui est là-haut, le Maître des batailles, qui se moque et se rit des canailles, a bien fait voir par un samedi soir qu'il était le patron des Genevois.

ceux de *La Belle-Hélène,* parfaitement réussis. Les rues et les places étaient encombrées d'avance par la foule avide d'entendre les hymnes chantés par la *Société chorale* de notre ville; et, malgré le froid, toutes les fenêtres occupées témoignaient d'un véritable intérêt pour cette fête si chère à notre orgueil national.

Les gamins déguisés ne faisaient pas non plus défaut sur tous les points de la ville. On voyait aussi un grand nombre de jeunes gens habillés en femmes, lesquels prenaient plaisir à traîner dans la boue leurs longues robes à queue pour ne s'occuper que de leurs ombrelles, fort utiles entre huit et dix heures du soir.

Si quelques soupers ont dû avoir lieu pendant le défilé de la mascarade, il est à craindre qu'ils n'aient pas été servis à point. Y.

Le fer à gaufres [1].

Qui sait, aujourd'hui, ce que c'est qu'un fer à gaufres, cet ustensile autrefois indispensable et qu'on trouvait dans toutes les maisons un peu aisées? Fait-on encore des gaufres? Certains l'affirment, d'autres le nient. On prétend que les pâtissiers, fils du progrès, ont remplacé avantageusement, par des inventions subtiles, les produits d'un art primitif et rudimentaire. La question est insoluble, à moins d'en nantir le bureau fédéral de statistique qui pourrait en faire le sujet d'une notice fort intéressante. Les potagers, ou les fourneaux, qui réduisent la cuisine aux proportions d'une échoppe de rôtisseur de châtaignes, ont tué le fer à gaufres et anéanti une des plus joyeuses et des plus regrettables opérations de la cuisine antique.

C'était une fête chez ma grand'mère, lorsque les manches retroussées jusqu'au coude, elle préparait, dans une grande écuelle de terre rouge, la farine, la crême, les œufs, suivant une recette vénérable dont l'origine se perdait dans la nuit des temps. Je la vois encore, la tête couverte de son mouchoir blanc, qu'un rayon de soleil faisait resplendir comme une auréole, s'approcher avec mystère d'un certain bahut, en soulever le couvercle et en tirer avec précaution le grand fer, aux armes de la famille. C'était une relique qui avait son histoire, sa légende, sa poésie incontestable et incontestée. Jamais fer n'avait revêtu une forme plus exquise, ni possédé des qualités aussi solides. Non-seulement il était un modèle de proportions et d'ajustement, mais la lime et le burin avaient épuisé leurs ressources sur toute l'étendue de sa personne. Le fiancé d'une aïeule, depuis longtemps trépassée, avait employé six mois de sa vie à parachever ce chef-d'œuvre, et il le mit à ses pieds le jour où elle consentit à signer les bans. Comment dépeindre les cannelures, les arabesques, les fleurs, les animaux qui animaient le métal! Loin d'obtenir ces bas-reliefs par la fonte, l'artiste s'était donné la tâche de les ciseler en plein fer, et tout cela était enlevé avec une franchise, une largeur, une grâce, qu'on n'aurait pas soupçonnée chez un simple forgeron de village. — Encore une preuve de l'influence de l'amour sur les progrès des arts. — Selon la mode du temps, outre les armes de la famille, on y voyait une devise pieuse gravée en beaux caractères romains : « DIEU TE VOIT. » — Voulait-il mettre sa future en garde contre les tentations, ou lui rappeler une vérité trop souvent oubliée? La légende gardait le silence sur ce point délicat.

Groupés en rond autour d'un feu de bois sec, comme on n'en allume plus guère aujourd'hui, d'un feu qui brillait, semblable au soleil, dans la vaste cuisine, nous autres enfants assistions au grand œuvre, le cœur rempli de douces espérances, les yeux pétillants de convoitises. Chaque acte de l'opération avait un écho dans notre âme, surtout le moment solennel où le fer, ouvrant ses mâchoires fuminantes, livrait au couteau de la grand'mère une gaufre dorée, parfumée, appétissante, qui nous faisait venir l'eau à la bouche et mettait en jeu nos mandibules et nos dents. Ce que voyant, la bonne vieille, ne consultant que son amour pour nous, s'empressait de partager l'objet de nos désirs, sans songer que sa corbeille restait vide, et que la fable du tonneau des Danaïdes devenait une réalité sur le sol neuchâtelois.

Quel temps! c'était l'âge d'or et cette cuisine était un monde enchanté! Chaque meuble, chaque ustensile rappelait un souvenir consacré par une histoire qui, dans la bouche de la grand'mère, devenait un drame ou une épopée. — Un jour un lièvre, poursuivi par les chiens, avait franchi la porte et s'était jeté dans le cendrier, dont elle avait vite fermé l'ouverture. « Je l'ai tiré,.... par les oreilles, » disait-elle en riant, les fusils font trop de tapage. — Une autre fois, ses fils avaient amené un beau chevreuil vivant, qu'ils venaient de prendre dans la Reuse, et qui tremblait de tous ses membres en voyant tant de gens autour de lui. — Sur la table on avait dépecé ce fameux sanglier tué par le grand-père après de longues nuits d'affût. — Ce trou dans la paroi était la trace d'un coup de fusil, parti par accident un jour que ses fils préparaient en hâte leurs armes pour se mettre à la poursuite d'un ours qu'ils avaient vu dans la montagne. — C'était dans ce coin qu'elle sortait le miel des capotes dont nous léchions la paille avec ardeur. — Et le four, le grand four ardent, où, dans la saison, elle cuisait par vingtaines des gâteaux aux cerises, aux pruneaux juteux, sucrés, délicats, des salées grandes comme la pleine lune, que nous engloutissions au fur et à mesure de la fabrication....

A peine hors du four, ils n'étaient déjà plus!

Aucun incident important de l'histoire de la famille n'avait trouvé le fer à gaufres inactif. Comme la *Cloche* de Schiller, il avait marqué les bons et les mauvais jours. On l'avait mis en réquisition à tous les baptêmes, à toutes les noces, et aussi aux enterrements. Un soir d'hiver, on avait rapporté mon grand-père de la forêt voisine, où la chute d'un sapin l'avait tué raide. C'est en pleurant que la grand'mère avait rempli des corbeilles de gaufres destinées à être offertes aux parents accourus pour les funérailles qui la laissaient veuve avec sept enfants en bas âge. — Plus tard, lorsque deux de ses fils étaient partis pour l'armée, elle avait préparé des gaufres pour les régaler une dernière fois et, les yeux pleins de larmes, elle en avait bourré leur sac de soldat. « Rappelez-vous que Dieu vous voit et vous garde, » leur dit-elle en les quittant, « priez-le chaque jour en pensant à moi. » — Hélas! elle ne revit plus ces vigoureux garçons dont elle était si fière; comme tant d'autres, ils tombèrent sur les champs de bataille et furent jetés dans la fosse commune.

A la mort de la grand'mère, la possession de ce fer, convoité par tous, alluma de véhémentes passions dans la famille; la guerre civile fut sur le point d'éclater; peu à peu on se fit des concessions réciproques, comme dans l'affaire du Luxembourg; enfin on signa la paix et le fer fut tiré au sort. C'est ainsi qu'il fit son entrée dans notre maison. Il n'y demeura pas longtemps, car il nous fut volé en compagnie d'un vieux bas qui tenait lieu de la caisse d'épargne actuelle. On y cachait les modestes économies obtenues à force de prévoyance et de sagesse: il contenait soixante louis en monnaies de toute sorte. Ce fut une catastrophe; la chose fit grand bruit, mais les recherches de la justice restèrent inutiles; l'argent et le fer ne se retrouvèrent pas. En vain on nous conseilla d'avoir recours à la somnambule, ou de faire tirer des cartes par une vieille sorcière douée de seconde vue; mes parents tinrent ferme. Il leur répugnait d'employer des moyens occultes à l'égard d'un objet sur lequel le nom de Dieu était gravé. Vingt ans s'écoulèrent sans apporter aucun indice, mais dans la famille le fer n'était pas oublié; la tradition restait intacte. Enfin, un événement imprévu nous fit connaître l'auteur du larcin.

Il y avait dans le voisinage un vieux garçon, nommé Griffon, qui vivait seul dans une méchante masure, où il travaillait de son métier de cordonnier. C'était un être envieux, ja-

[1] Cette charmante nouvelle est empruntée à l'**Almanach agricole**, publié par la Société neuchâteloise d'agriculture, almanach qui se recommande par l'excellent choix de ses articles et ses jolies lithographies. Les agriculteurs, tout particulièrement, y trouveront de nombreux et utiles renseignements.